

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph VOGEL

Un moment de silence : Iliade XXI, 99 - 120

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1985, tome 81, p. 149-159

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# Un moment de silence

*Iliade XXI, 99-120*

Dans son ouvrage sur Homère, au moment d'aborder le monde *full of sound and fury* de l'Iliade, Gabriel Germain note : « La rumeur des foules, les cris de la bataille, les fureurs de la discussion n'y laissent au silence que de rares instants, d'une étrange solennité.<sup>1</sup> » C'est un de ces moments privilégiés que voudraient présenter les pages qui suivent.

Mais comme ces passages, que l'on pourrait dire de contemplation, doivent une grande part de leur prix au tumulte qui les entoure et qu'ils interrompent, il faut commencer par situer le nôtre dans son contexte immédiat.

## Le contexte

Rendu furieux — **fou furieux** dit le poète (XX, 468)<sup>2</sup> — par la mort de son ami Patrocle, Achille, dès le milieu du chant XX, se rue au combat à la recherche d'Hector, le meurtrier de Patrocle. En attendant de le trouver, il tue tout ce qui se présente.

Un premier duel avec Enée a tourné court, parce que le Troyen a été miraculeusement secouru par un dieu. Achille passe alors sa rage sur quelques comparses, dont Polydoros, le frère de ce Lycaon qui nous occupera tout à l'heure. C'était le dernier des fils de Priam, encore presque un enfant. Malgré l'interdiction de son père qui le trouvait trop jeune pour se

<sup>1</sup> Gabriel Germain, *Homère*, éd. du Seuil, collection *Ecrivains de toujours*, p. 47. Ce petit livre, en tout point excellent dans sa brièveté, est une des meilleures initiations à la lecture des poèmes homériques.

<sup>2</sup> Sauf précisions contraires, toutes les citations renvoient à l'Iliade.

mêler au jeu cruel de la guerre, mais se croyant invincible à la course, « il bondissait ce jour-là, par gaminerie, pour montrer sa vitesse, au premier rang des combattants » (XX, 410-411). La lance d'Achille l'atteint en plein ventre : « il s'écroule en retenant ses entrailles dans ses mains » (XX, 418).

Et toute la fin de ce chant XX étale une incroyable boucherie où se déchaîne la sauvagerie d'Achille. Voici quelques exemples. A l'un « il tranche le foie... ; il en coule un sang noir qui remplit sa tunique » (469-471). A un autre « de sa lance il porte à l'oreille un grand coup, et la pointe de bronze ressort par l'autre oreille » (472-474). A un autre encore, il fend le crâne : « l'épée devient toute chaude de sang » (476). Puis encore un, qu'il décapite proprement : tandis que la tête roule à terre, « on voit la moelle jaillir des vertèbres du cou » (482-483). Et ainsi de suite jusqu'à la fin de ce chant XX.

Mais ce n'est pas fini. Achille ni Homère ne sont las de tuer. Seul le cadre a changé au début du chant XXI, parce que les Troyens essaient de fuir en traversant à la nage le fleuve Scamandre. Mais Achille aussi s'est jeté à l'eau. L'épée à la main, nageant une sorte de crawl monstrueux, il continue le massacre : « il tue en se tournant d'un côté, puis de l'autre... ; l'onde est rouge de sang » (XXI, 20-21). Arrivé sur l'autre rive, « de nouveau il bondit en avant, assoiffé de carnage » (32).

Et puis brusquement le rythme va se casser. A cette orgie de cadavres va succéder un ample largo, tout frémissant encore de la sanglante débauche des vers précédents, mais lourd d'une méditation sur le destin de l'homme et s'achevant par une mise à mort qui a cette fois la solennité d'un acte liturgique. C'est l'épisode que je me propose d'analyser.

## **La rencontre avec Lycaon**

Le tout jeune Polydoros, que nous avons vu mourir le ventre ouvert d'un coup de lance, avait un frère à peine plus âgé que lui, nommé Lycaon. Celui-ci était une fois déjà tombé aux mains d'Achille, qui l'avait pris vivant et vendu comme esclave à Lemnos. Il avait réussi à s'échapper et n'était de retour que depuis peu.

Comme les autres, ce jour-là, il avait fui devant Achille à travers le fleuve. Il vient à peine de prendre pied sur la rive, tout grelottant d'épuisement et de terreur, quand surgit Achille qui le reconnaît avec surprise et le regarde fixement. Alors, sachant toute nouvelle fuite impossible, Lycaon s'avance

lentement vers Achille pour le supplier. Il est, dit le poète, « tout frappé de stupeur » (64) : on le dirait comme hypnotisé par l'immobilité d'Achille qui le regarde sans dire un mot ni faire un geste. Il n'est plus qu'à quelques mètres quand enfin Achille lève sa longue pique. Mais à l'instant où il la jette, Lycaon se précipite à ses pieds : la lance, lui frôlant le dos, se fiche en terre derrière lui.

Homère, depuis quelques vers déjà, ne se hâte plus ; il prend le temps de soigner ce que l'on pourrait appeler sa mise en scène et le placement de ses personnages. Il nous montre le jeune garçon entourant d'un bras les pieds d'Achille et saisissant de l'autre main, comme pour empêcher son adversaire de la reprendre, la lance plantée obliquement derrière lui. Le poète ne commente pas ; à nous de sentir tout ce que ce geste a de pitoyable, d'émouvant dans sa dérisoire inutilité.

Puis Lycaon parle. Il parle longuement, implorant la pitié, rappelant qu'il a autrefois partagé le toit et la table d'Achille, racontant toute son histoire depuis qu'il a été vendu comme esclave, insistant sur le fait qu'il vient à peine de rentrer à la maison, assurant que son père versera une grosse rançon, allant jusqu'à renier (ce qui n'est peut-être pas très beau, mais il faut pardonner à un adolescent qui voudrait ne pas mourir) sa parenté avec Hector, le meurtrier de Patrocle.

Achille a écouté patiemment. Il va répondre, et voici enfin notre texte.

- « Enfant! Ne me fais pas miroiter de rançon. Ne m'en parle même pas !  
100 Avant que Patrocle ait rencontré le jour de son destin,  
Alors mon cœur préférerait épargner  
Les Troyens: nombreux, ceux que j'ai pris vivants et vendus.  
Mais maintenant, il n'y en a pas un qui évitera la mort, de tous ceux qu'un dieu  
Sous les murs d'Ilion jettera dans mes mains,  
105 Aucun de tous les Troyens, et surtout pas des fils de Priam.  
Va, ami, meurs toi aussi. Pourquoi te lamenter ainsi ?  
Patrocle aussi est mort, qui valait bien mieux que toi.  
Ne vois-tu pas combien, moi aussi, je suis beau et grand ?  
J'ai pour père un héros, et elle était déesse, la mère qui m'a donné le jour.  
110 Pourtant sur moi aussi est la mort et la puissance du destin :  
Viendra une aurore, un soir ou un midi,  
Où quelqu'un au combat, à moi aussi m'arrachera l'âme  
D'un jet de sa lance ou d'une flèche tirée de son arc. »  
Il dit, et de Lycaon flanchent les genoux et le cœur.*

- 115 *Il lâche alors la pique [d'Achille] et s'assied, étendant  
Les deux bras. Achille tire son glaive aigu  
Et le frappe au cou, près de la clavicule. Tout entier à l'intérieur  
S'enfonce le glaive à deux tranchants ; et lui, face en avant sur la terre  
Gît de tout son long ; de lui coule un sang noir qui trempe la terre.*
- 120 *Achille, le prenant par un pied, le lance dans le fleuve qui l'emporte.*

## Quelques explications

Avant de commenter, il me faut d'abord justifier ma traduction sur quelques points. Je l'ai voulue sans prétention littéraire, mais aussi proche que possible du texte original ; par là même je me suis parfois écarté des deux célèbres traductions de Paul Mazon (Collection des Universités de France) et de Robert Flacelière (Bibliothèque de la Pléiade), m'inspirant par contre davantage de Gabriel Germain (il a traduit ce texte dans l'ouvrage cité plus haut, p. 102). Mes explications tâcheront d'être brèves pour ne pas rebuter le lecteur, se limitant aux mots ou expressions qui importent, me semble-t-il, au sens général du texte.

1. Le premier mot d'abord. Homère emploie ici un adjectif qui s'applique, au sens propre, à un enfant en bas âge<sup>3</sup>. Mais ce mot est fréquemment utilisé dans le dialogue comme une insulte : ainsi lorsqu'en français nous traitons quelqu'un de gamin. C'est pourquoi Mazon traduit ici « pauvre sot » et Flacelière « insensé » ; Germain, plus familier et plus blessant, dit « benêt ». J'ai préféré « enfant » parce que ce mot, tout en sauvegardant la valeur insultante habituelle dans un tel contexte, oriente pourtant déjà, discrètement, vers la singulière intimité qui s'établira dans les vers suivants entre le tueur et sa victime.

2. Aux vers 106-112, Homère emploie cinq fois l'adverbe « aussi ». Les traducteurs que j'ai consultés les suppriment presque systématiquement. J'ai cru devoir les garder tous, estimant cette répétition essentielle.

<sup>3</sup> Homère l'emploie pour le petit Astyanax sur le sein de sa nourrice (*Il.* VI, 400). De même, dans l'*Odyssée*, pour Télémaque, qui est alors un bébé de quelques mois, dans les bras de sa mère (*Od.* XI, 449). — Il est vrai que, dans l'*Odyssée* toujours, Pénélope l'utilise à propos de Télémaque qui, à ce moment-là, est âgé de 20 ans. Mais quand il s'agit d'une mère inquiète de son fils qui s'en est allé courir le monde, c'est tout naturel, et V. Bérard traduit excellentement par « le pauvre petit » (*Od.* IV, 818).

3. Au vers 115, la pique que lâche Lycaon ne peut être que celle d'Achille fichée en terre derrière lui. D'ailleurs Homère a précisé que le garçon, qui avait jeté toutes ses armes pour fuir plus vite, était « sans casque, sans écu, n'ayant même pas sa lance » (vers 50). On s'explique mal comment G. Germain peut traduire « il laisse aller sa lance », — ce qui n'a guère de sens d'ailleurs.

4. Au même vers 115, Homère emploie un verbe qui ne signifie rien d'autre que « s'asseoir ». Flacelière et Mazon traduisent par « s'affaisse » (Flacelière précisant « sur la terre ») et Germain par « tombe assis ». Mais si l'on se souvient que Lycaon est toujours à **genoux** aux pieds d'Achille et que maintenant **ses genoux flanchent**, quoi de plus naturel que de le voir s'asseyant sur ses talons ? Et dans ce cas le geste des bras étendus<sup>4</sup> prend un relief saisissant : attitude d'acceptation, de consentement, ou dirait presque d'oblation.

### Quelques passages parallèles

Essayons de commenter. Les explications qui précèdent nous ont ouvert le chemin.

Remarquons d'abord que nous avons affaire à un schéma de récit « supplication-mise à mort » qui se retrouve plusieurs fois dans les poèmes épiques<sup>5</sup>. Pour nous en tenir à Homère, voici deux exemples de l'Iliade qui nous permettront de mieux saisir l'originalité du passage qui va nous occuper.

a) Le premier se trouve au chant VI, vers 37-65. Le Troyen Adraste est tombé de son char qui avait heurté un tronc d'arbre. Ménélas l'a vu :

*...Alors s'approche  
Ménélas, fils d'Atrée, tenant sa longue pique.  
Adraste lui saisit les genoux et le supplie :  
« Prends-moi vivant, fils d'Atrée, accepte une juste rançon.  
Mon père est riche, etc. »*

vv. 43-47

<sup>4</sup> Homère y tient et il insiste. Il dit, littéralement : « déployant les bras, les deux », ce dernier mot étant en rejet, et donc en évidence, au début du vers suivant. Germain traduit : « les bras comme des ailes déployés » ; **les ailes** sont de son cru ; on peut lui en laisser la paternité.

<sup>5</sup> On connaît dans d'autres littératures de tels schémas fixes où la structure du récit est quasi invariable. Ainsi dans la Bible certains schémas d'annonciation ou de miracle.

Ménélas se laisse toucher ; il est sur le point de confier le prisonnier à ses gens pour qu'ils le conduisent à son vaisseau lorsque survient Agamemnon qui proteste :

*« Ah ! Ménélas ! pourquoi te soucier ainsi  
De ces gens-là? [...]   
Que nul d'entre eux n'échappe au gouffre de la mort  
Sous les coups de nos mains, pas même, au ventre de sa mère,  
Le garçon qu'elle porte, pas même le fuyard ; mais que tous ceux d'Ilion ensemble  
Disparaissent sans laisser de deuil ni de trace ! » vv. 55-60*

Ménélas cède à son frère. Il repousse Adraste, mais c'est Agamemnon qui le transperce de sa lance :

*... L'homme tombe en arrière ; Agamemnon  
Lui met le pied sur la poitrine pour retirer sa pique. vv. 64-65*

b) Un deuxième exemple se trouve au chant XI, vers 130-147. Deux frères, Pisandre et Hippoloque, ont perdu la maîtrise de leur char. Agamemnon s'élançait à leur rencontre.

*De leur char, tous les deux le supplient :  
« Prends-nous vivants, fils d'Atrée, accepte une juste rançon.  
Notre père a de grandes richesses, etc. » vv. 130-132*

Agamemnon ne veut rien entendre :

*Il fait choir Pisandre de son char à terre  
D'un coup de lance à la poitrine. Le Troyen tombe sur le sol à la renverse.  
Hippoloque bondit pour s'enfuir, mais Agamemnon le tue à terre.  
De son épée il lui tranche les mains et lui coupe la tête  
Qu'il envoie, à travers la foule, rouler comme une boule. vv. 134-147*

On aura remarqué que c'est à chaque fois Agamemnon qui tue, et sauvagement. Le chef de l'armée grecque ne fait d'ailleurs guère bonne figure dans

Illiade : prétentieux, imbu de lui-même, cupide, injuste, cruel — et bête de surcroît<sup>6</sup>.

Mais revenons à Achille. C'est tellement plus grand !

### **Prise de conscience de la mort**

Commençons par écouter ce qu'il dit de lui-même, comment la mort de Patrocle a complètement changé sa vision des choses. La guerre n'est plus maintenant pour lui ce jeu exaltant, ce sport magnifique où il déployait sa vaillance, acquérant gloire, honneurs et richesses. C'est désormais le triomphe de la mort. Son cœur, avant, préférait épargner les Troyens<sup>7</sup>; maintenant, il ne s'agit plus que de tuer tout ce qui lui tombe sous la main.

Remarque anodine en apparence. Mais ce changement d'attitude est plus qu'un simple effet de la colère et du désir de vengeance. Il s'accompagne d'une prise de conscience de ce fait brutal : l'homme est « destiné » à la mort. Le jour où Patrocle est tombé sous les coups d'Hector est « le jour de son destin » (v. 100) et Achille sait que sur lui aussi « est la mort et la puissance du destin » (v. 110).

Dans cet événement, Achille a d'abord fait comme l'expérience de sa propre mort. Une mort certes qu'il connaît, à laquelle il a dès longtemps consenti. De tous les héros grecs rassemblés devant Troie, il est le seul pour qui n'existe aucun espoir de revoir sa patrie. Il en est ainsi parce que lui-même l'a voulu. Les dieux lui avaient donné le choix, alors qu'il se trouvait encore chez son père : ou rester chez lui pour y mener dans l'obscurité une existence longue et paisible, ou s'en aller à la guerre avec les autres et s'y couvrir d'une gloire immortelle qu'il paierait de sa jeune vie.

Il a donc choisi en toute connaissance de cause. Mais une connaissance que l'on pourrait dire toute théorique. Si jusqu'alors il lui arrivait de rappeler l'inexorable destin qui l'attendait, il l'énonçait comme un fait nu, une simple

<sup>6</sup> On en viendrait presque à excuser sa femme d'avoir pris un amant en son absence et de l'avoir assassiné à son retour, comme l'Odyssée le raconte à plusieurs reprises.

<sup>7</sup> Il semble bien que cela ait été chez lui une attitude caractéristique. Il ne se trouvait d'ailleurs au siège de Troie que par fidélité à son suzerain Agamemnon. S'il prenait, de fait, plaisir à la bataille, il n'avait pas le goût du sang et ne voyait pas pourquoi il aurait mis à mort ces Troyens qui ne lui avaient rien fait. Cf. ce qu'il dit à Agamemnon dès le début du poème, aux vers 152-160 du premier chant.



donnée de son équation personnelle. Jamais encore on n'avait perçu dans sa voix le frémissement qui parcourt les vers 108-113 de notre texte. Cette vérité était une abstraction.

Mais depuis que Patrocle n'est plus, la mort s'est faite présence. Achille la sent qui est sur lui : elle n'épargnera pas sa jeunesse, et il sait l'inutilité de dresser contre elle le barrage de la beauté et de la force. C'est que le héros s'était complètement identifié à son ami<sup>8</sup>. Il s'était avec lui comme isolé dans un monde irréel qui valait plus que tout l'univers<sup>9</sup>. Dans l'étonnante prière dont il avait accompagné Patrocle partant au combat, il avait même osé ce rêve fou : « Zeus Père ! Apollon ! Athéna ! Que pas un des Troyens n'échappe à la mort, tous tant qu'ils sont, **et même pas un des Grecs**, mais que **nous deux soyons seuls à survivre** pour dénouer le saint diadème de Troie ! » (XVI, 97-100).

Ce vœu était absurde, et Achille le savait bien. Mais nos souhaits les plus fous en disent parfois plus que nos désirs trop raisonnables. Toujours est-il que la mort a fauché Patrocle, et qu'elle est toute proche d'Achille, guettant son heure, « à l'aurore, sur le soir ou vers le milieu du jour ». La guerre n'est plus un jeu : ni une chasse où l'on court le Troyen comme on court le cerf dans la forêt, ni un stade où le meilleur gagne une couronne aux applaudissements de la foule. C'est l'aventure fatale où l'on meurt, où je vais mourir moi-même, où j'ai déjà commencé de mourir puisque mon ami s'en est allé.

## L'universelle fraternité

Dans la mort de Patrocle, Achille a donc pris conscience de la sienne. En même temps s'est brisé le cercle où il avait rêvé de s'enfermer avec lui : l'unique ayant disparu, Achille découvre les autres hommes. Bien mieux : après le départ de l'ami incomparable, voilà qu'un ennemi même peut être appelé ami.

<sup>8</sup> Tous les critiques modernes le répètent, mais il faut le redire encore à l'usage de ceux qui ne veulent rien comprendre : il n'y a pas dans cette amitié la moindre trace d'homosexualité. Ce n'est que des siècles après Homère que des écrivains classiques (Platon et bien d'autres) feront d'Achille l'amant de Patrocle. C'est aussi absurde que de voir de l'homosexualité, comme l'insinue A. Gide, dans l'amitié de David et de Jonathan ; il n'y en a pas davantage que dans les sentiments de Montaigne pour La Boétie.

<sup>9</sup> N'oublions pas que jusqu'au chant XVI, c'est-à-dire durant les deux premiers tiers de l'œuvre, Achille et Patrocle ont vécu à l'écart, seuls dans leur baraque — certes avec leurs gens et leurs captives, mais ignorant volontairement le monde extérieur, le monde réel, celui des deux armées se déchirant devant Troie.

Le mot est bel et bien là, au vers 106 : « Va, ami, meurs toi aussi. » Sentie parfois comme une incongruité, cette appellation a été prise par certains critiques comme un sarcasme répondant aux vers où Lycaon rappelait qu'il avait été l'hôte d'Achille après sa capture. D'autres ont proposé un changement de ponctuation qui donnerait : « Mais mon ami est mort ; toi donc, ne gémis pas ainsi. »

On voit tout ce que l'on perdrait alors, et que l'on remplacerait une des plus belles audaces du poète par une fausse note ou une platitude. Si on le garde tel quel, ce terme d'« ami » nous fait pénétrer au fond de l'âme d'Achille, là où, par la mort de Patrocle qui est déjà la sienne, il saisit la nudité de la condition humaine universelle.

Achille tout d'un coup, devant cet enfant désarmé qui a peur de mourir, se situe au-delà de sa douleur et de son deuil particuliers ; dépassant la rage qui l'a poussé jusqu'alors, il accède à un plan nouveau où il éprouve l'universelle fraternité des hommes dans la mort. Tout en continuant d'accomplir une vengeance personnelle, il saisit dans cette loi du talion la forme particulière qu'a prise pour le jeune Troyen la loi générale voulue par l'ordre des choses : tout homme est voué à la mort et se plaindre ne sert de rien. Pleurant Patrocle, vivant à l'avance sa propre mort, il se sent le frère de ce garçon pour qui il va être l'instrument du destin.

« Patrocle est bien mort, qui valait plus que toi ; et moi aussi (ne vois-tu pas comme je suis beau et grand ?) je vais mourir aussi. » On pourrait comprendre : « dans ces conditions, de quel droit vivrais-tu ? ». Ce raisonnement, magnifique d'illogisme passionnel, n'est pas à exclure totalement. Mais il faut, semble-t-il, le dépasser vers cette autre logique, toute proche de l'absurde, qui veut que toute vie s'anéantisse de droit dans la mort. D'où la quintuple répétition de l'adverbe « aussi » en sept vers<sup>10</sup>.

## **La mise à mort**

Lycaon a-t-il compris le sens de ces paroles ? Ce qu'il sait en tout cas, c'est que l'heure pour lui est venue inexorablement.

<sup>10</sup> Que tout ceci soit parfaitement conforme au regard profondément pessimiste qu'Homère porte sur l'homme, il n'est que de relire toute l'Iliade pour s'en convaincre.

Alors, il renonce. Dans un mouvement d'une bouleversante simplicité, il lâche à la fois les genoux d'Achille et cette lance qu'il retenait dans un geste enfantin ; il s'assied sur ses talons, se renverse un peu en arrière en étendant les bras : la victime s'offre au sacrifice.

Ce n'est plus en effet à un meurtre brutal que le poète nous convie, mais à une immolation quasi religieuse. Nous ne quittons pas la sphère du destin : c'est à lui plus qu'aux mânes de Patrocle ou à son propre deuil qu'Achille va offrir cet enfant. Aussi, à l'abandon de la victime consentante va répondre la précision infaillible du geste sacrificateur<sup>11</sup>.

Tout a été dit, et le silence accompagne désormais le hiératisme des attitudes et des gestes : victime et bourreau ont pénétré dans un monde où il n'y a plus de paroles humaines, ni larmes ni cris, rien que le mystère, insondable et cruel, de la mort.

Le poète lui-même se tait, pour laisser s'accomplir, sans précipitation mais sans hésitation, avec une précision et une sobriété que l'on dirait de chirurgien, le geste définitif. L'épée s'enfonce au défaut de l'épaule et, d'en haut, pénètre jusqu'au cœur<sup>12</sup>. Un dernier regard sur le corps étendu, face contre terre ; puis « Achille, le prenant par un pied, le lance dans le fleuve qui l'emporte. » Inutile de s'attarder : la sécheresse et la rapidité de ce dernier vers est la seule conclusion possible<sup>13</sup>.

## **Pour conclure**

Cruel Homère ! Mais peut-être pas plus cruel que la vie. Même si la vie, ce n'est pas toujours uniquement la guerre, il se pourrait que la guerre soit un lieu privilégié où se dévoile à nu la vérité de l'homme.

Et pourtant, Dieu merci ! ni le poète ni ses héros ne sont tentés par la révolte ou le désespoir. Ils sont trop jeunes et trop sains pour que l'absence d'illusion leur enlève le goût de vivre, et de vivre intensément. Simplement, ils posent

<sup>11</sup> On n'échappe pas à l'analogie de cet autre sacrifice rituel qu'est la mise à mort du taureau dans l'arène.

<sup>12</sup> Ce qui nous renvoie une fois de plus au geste du matador.

<sup>13</sup> Achille accompagne pourtant son geste de cruels sarcasmes à l'adresse du cadavre qui s'en va vers la mer. Cela nous gêne. Mais c'est que la furie meurtrière va reprendre, et qu'il fallait bien une transition : l'instant de grâce est passé.

sur le monde un regard franc et lucide. La réalité est ce qu'elle est, et la mort appartient à la réalité. Tenir les yeux ouverts n'empêche pas d'avoir le cœur solide.

Solide et sensible. D'où ces instants de grâce, précieux à la mesure de leur rareté, sans lesquels l'Iliade ne serait peut-être que violence et brutalité. Mais la sensibilité n'y est jamais sensiblerie. Ni les adieux d'Hector et Andromaque (VI, 390-502) ni la sublime rencontre d'Achille et Priam (XXIV, 468-558) ne versent dans l'attendrissement facile. C'est du sein même de la dure réalité, et sans prétendre aucunement en cacher la cruauté, que naît et se communique l'émotion.

Tel notre texte. Par la gravité des mots et la solennité des gestes, Achille et Lycaon sont comme des acteurs de tragédie<sup>14</sup> qui jouent devant nous, conscients de leur rôle exemplaire, la réalité de la mort qui nous attend tous.

Joseph Vogel

<sup>14</sup> «Toute la tragédie grecque est déjà dans Homère» note G. Germain, *op. cit.* p. 80.